

Le jour du mort-vivant

Jean-François Chagnon

Number 3, 2007

Tondeuses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

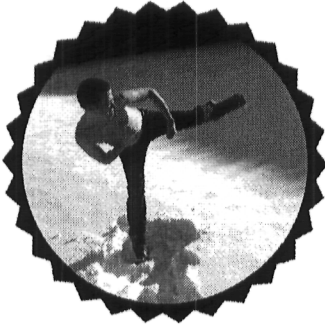
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chagnon, J.-F. (2007). Le jour du mort-vivant. *Biscuit Chinois*, (3), 34–45.



Jean-François Chagnon

Né à Berghem-Saint-Agathe (Belgique) sous le nom de Jean-Claude François Camille Van Varenberg, notre jeune prodige découvre les arts martiaux à l'âge de douze ans. Sa vie change alors du tout au tout : l'enfant timide devient un karatéka hors pair. À dix-neuf ans, il se rend en Californie pour participer à un tournoi. Un certain Chuck Norris le remarque. Notre combattant réalise son rêve : devenir acteur dans des films violents et sans utilité. Au fil des ans, il devient une méga-star hollywoodienne et passe derrière la caméra pour créer son chef-d'œuvre : *La conquête du dragon d'or*.

Le jour du mort-vivant

L'HOMME FERME LES YEUX. Le souffle lent de sa femme chatouille désagréablement son cou. Le sommeil arrive, repart, se glisse, se faufile, s'enfuit. Des pensées se mélangent aux images inconscientes, oniriques. Ses préoccupations se transforment peu à peu en masques de ses désirs, de ses angoisses. L'annonce inattendue de sa mort. Sa propre mort. La lettre. Le gouvernement. Vivre. Mourir. Mourir. Obéir. Résister. Obéir. Sa tombe. Les pleurs convenus de sa famille. Sa femme, veuve, avec un amant. D'innombrables papiers à remplir. Le salon funéraire. Des larmes. L'oubli. Des fragments chaotiques, des éclats de cauchemar fourmillent dans sa tête. Il s'endort. Un champ infini et recouvert de neige, sous un ciel noir, prend forme. Il se voit, tout petit, marchant sans avancer, sans laisser de trace, au centre de ce désert arctique qui abolit toutes possibilités. La glace transparente est sans issue, sans entrée. Dans cet espace froid et vide, la nudité s'oublie dans son absence. Le silence s'habille de la stérilité. Tout s'affaiblit, l'enfance se néantise, elle s'évapore dans la blancheur de l'inanité. Rien ne le sortira de la faille interminable, inexplorable et sans fin de son amnésie. Le décor glacial et obscur qui l'entoure n'a pas d'horizon. L'atmosphère se teinte d'un rouge à la fois macabre et attirant. Sa vision se rétrécit.

**La vie c'est comme une boîte de céréales :
c'est une boîte de carton avec des céréales dedans.**

De la neige sortent des mains, des pieds, des têtes, des culs. Des millions de cadavres enfouis râlent une mélodie agressive. L'homme a l'impression d'être sous une eau sale, dans un aquarium immense ou minuscule. La main d'un moribond l'attire sous la neige chaude. Il tombe. Il se réveille et scrute sa femme d'un regard distant, presque dédaigneux. La quitter pour un monde meilleur ne serait pas une si mauvaise idée.



Demain, ma famille, des collègues et quelques badauds en mal de buffet assisteront à mes funérailles. On m'a déclaré officiellement mort. J'ai appris la nouvelle en arrosant la rocaille dans ma cour. Il paraît que plus on abreuve ces petites pierres, plus on a de chances de les voir se transformer en asphalte qu'il faudra aussi asperger tous les jours afin qu'elle conserve son bel éclat. Tout semblait encore normal, parfait. Une belle maison identique à celles de mes gentils voisins, une piscine hors-terre, une clôture blanche, une voiture sport, un vélo et le costume fluo et moulant du cycliste, voilà les quelques possessions qui résumaient ma vie. J'avais une femme aussi, mais elle était partie à l'épicerie. Cette existence, je l'avais choisie, voulue, calculée, achetée. J'adorais ma vie de banlieue, vraiment.

Entre les moments de détente, il me fallait malheureusement travailler. Mon père, un homme d'affaires à tout faire, avait fondé une entreprise innovatrice. Une idée avait jailli dans l'esprit de papa lorsque son beau-frère s'était broyé le menton dans le blender en voulant lécher les éclaboussures de milk-shake aux bananes. Le concept de l'invention se résumait assez facilement : un menton de carton recouvert de fourrure synthétique (pour simuler la barbe) que l'on collait sur la peau charcutée. Après la

retraite de mon père, on me nomma président de Menton de fourrure inc. Cet emploi m'ennuyait parfois, mais, au moins, rien de nouveau ne venait chambouler mes habitudes, et ça payait excessivement bien. Mon existence se passait dans le calme absolu. Je détestais tout ce qui aurait pu troubler ma tranquillité, toute forme de changement.

J'étais donc en train d'asperger ma cour d'eau lorsque tout a basculé. Une ambiance paisible régnait. Le soleil brillait juste assez. On pouvait entendre le chant des tondeuses à gazon et le gazouillis des balayeuses de piscine. Brusquement, le ciel s'est obscurci. Les tondeuses se sont tues. À jamais. Une brume épaisse, étouffante, s'est formée autour de moi. Le météorologue à la télévision et les conversations à propos de température avec mes collègues du bureau ne m'avaient pas préparé à cela. Le hennissement d'un cheval s'est fait entendre soudainement. Ce bruit m'a inquiété : un animal gigantesque allait-il abîmer ma pelouse ? Un cavalier, sur une bête minuscule, a fendu le brouillard. Il venait vers moi. Une fois descendu de sa monture, cet inquiétant étranger s'est approché avec une prestance presque noble. Il a fouillé dans son long manteau. L'idée qu'une arme à feu allait en sortir m'a traversé l'esprit. J'ai été soulagé lorsque que sa main particulièrement blanche m'a tendu une enveloppe.

— C'est pour vous.

— La lettre ?

— Ben non, mes culottes...

— Quoi ?

— Ben oui, la lettre, épais !

— Ah... Vous êtes qui pour me parler comme ça ?

— Un facteur...

— Ah... Pourquoi vous avez un cheval ?

— Un cheval ?

Le facteur a eu l'air surpris et s'est retourné rapidement pour regarder l'animal, comme s'il ne savait pas qu'un cheval se trouvait derrière lui. Son long manteau, duquel émanait une odeur désagréable de poussière et d'humidité, a virevolté.

— Ah ! Ça... C'est pas un cheval, c'est un poney. Faut que je parte.

— Mais...

Il a disparu à l'horizon entre les maisons et les clôtures. La lettre provenait du gouvernement. Les autorités avaient cessé les recherches concernant ma disparition. Mon décès se voyait confirmé. On me priait d'entreprendre les démarches nécessaires auprès des institutions pour que mes obsèques se passent en bonne et due forme. Peut-être y avait-il une erreur ? Plusieurs lectures de la lettre m'ont permis de constater qu'il s'agissait bien de moi. Il fallait me rendre à l'évidence : j'étais mort. De toute façon, s'il y avait eu erreur sur la personne, il m'aurait fallu faire des téléphones interminables, m'attaquer à la bureaucratie, défier les institutions. Je n'avais jamais eu de problèmes avec le système : mon dossier vierge comme un curé prouvait mon statut de citoyen honnête. Si les hautes institutions se trompaient, ce n'était pas ma responsabilité. Mon devoir était peut-être de critiquer le système, mais certainement pas de le changer. D'autres pouvaient le faire à ma place. Si le gouvernement affirmait que j'étais décédé, eh bien, j'étais décédé. C'est tout. Ces gens savent de quoi ils parlent, ils sont plus compétents que moi.

Un cadavre ne peut pas vaquer à ses occupations : il ne fait rien. Je suis donc resté étendu sur mon lit toute la matinée, songeant à la douleur que cette nouvelle infligerait à ma femme. À deux heures et quart, elle est revenue de l'épicerie. Le bruit de la porte m'a tiré de ma rêverie. Je

l'ai entendue déposer ses clés, son sac à main et son œil de verre. Puis, plus rien. Un cri irritant a suivi. Des larmes de maquillage plein les joues, ma femme a poussé la porte de la chambre dans un geste de tragédienne.

— T'es mort ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce que je vas faire sans toi ?

— Je sais pas...

— Mais là... Va falloir qu'on contacte le salon funéraire, le traiteur... Veux-tu une cérémonie à l'église ou juste une petite messe au salon ? Comment on va annoncer ça à tes parents ?... À ta mère ? Ah my my ! Ta mère ! Elle survivra pas. Pis ton épitaphe ? Qu'est-ce que tu veux qu'on écrive ? Juste ton nom ou un petit mot ? Peut-être : « un être juste assez spécial, mais pas trop, un homme correct », pis toute, pis toute, ou peut-être... Où est-ce qu'il est ton testament ?

— Dans le petit coffre-fort à côté du lit.

— T'as-tu la combinaison ?

— Oui, elle est dans le garde-robe. Enfile-la, ça va mieux pour ouvrir le coffre.



L'homme ouvre les yeux. Ses pupilles se dilatent au maximum. Sa respiration s'intensifie, le rythme de son cœur s'accélère, sa langue s'assèche. Il ne peut plus se soumettre à ce processus incompréhensible. Pour la première fois de sa vie, il sent la révolte s'emparer de lui. Accepter ce que les autres lui imposent n'est plus possible. Il tente de pousser le couvercle. Rien ne se passe. Les paroles étouffées du curé parviennent à ses oreilles. Aucun mot précis ne ressort de ce discours monocorde. Tout se met à bouger autour de lui. Il se met à frapper de toutes ses forces sur les parois de

son cercueil. Ses cris rebelles se transforment peu à peu en halètement de panique, de terreur. Quelque chose de solide, comme une pluie de cailloux, heurte l'extérieur de la bière. Le bruit s'accroît, devient réellement insupportable. On l'enterre vivant. Aucune solution, aucun moyen ne s'offre pour revenir en arrière, pour négocier cette décision. Il imagine tous ces gens vêtus de noir ou peut-être d'une autre couleur, regardant un peu tristement, voire placidement, son exécution horrible, inhumaine. Cette fois, le verdict est irrévocable. La mort ne l'angoisse plus, ne l'effraie même pas, elle le tue.



Le bureau du directeur du salon funéraire sentait le parfum de ma grand-mère. Je patientais en jouant avec un crayon. Personne n'avait dû changer la tapisserie depuis les années soixante : des fleurs jaunes sur un fond beige, vert et brun. Sur le bureau, on pouvait lire le nom du directeur (Paul Poulin-Lajoie) gravé sur une plaque dorée, probablement pour que ses interlocuteurs s'y réfèrent en cas d'oubli ou bien pour ne jamais se faire appeler « Monsieur le directeur », « chose » ou « Bernard Beaulieu ». Derrière sa chaise vide, une grande fenêtre laissait entrer quelques rayons de soleil qui auraient sûrement préféré éclairer une plage plutôt que cet endroit macabre. Une photographie d'une famille (une femme et des enfants), déposée sur le coin d'une étagère, me dévisageait. Juste à côté, un cliché de Jean-Claude Van Damme dans un cadre en bois. Curieux.

Jean-Claude Van Damme est entré dans le bureau en me tendant sa main.

— Bonjour, Paul Poulin-Lajoie, des Salons funéraires Lajoie et fils.

La photo de Van Damme s'expliquait d'elle-même. Le sosie de l'expert en arts martiaux était vêtu d'une cravate brune, d'un veston marron et d'une chemise noisette.

— Excusez mon retard. J'ai taché mes culottes, j'ai voulu les laver, mais j'ai juste agrandi la tache ! Vous savez ce que c'est ! Ha ! Ha ! J'espère que ça vous incommode pas trop si j'suis en caleçon ?

— Ça va.

— Bon. Parle-moi de ça !

— Vous parler de quoi ?

Lorsqu'il s'est assis sur sa chaise de cuir, son attitude a changé radicalement. Son sourire et sa gaillardise ont disparu. Pour avoir l'air plus sérieux, il s'est mis des lunettes, a ajusté son collet et s'est collé une petite moustache bien taillée. Ses mains rugueuses feuilletaient divers documents. Son index se promenait constamment du paquet de feuilles à sa langue. Au bas de chacun des documents se trouvait un petit carré de saveur permettant au directeur de reconnaître les dossiers grâce à son sens gustatif bien développé.

— Caramel ! C'est votre dossier. Qui est le défunt ?

— Moi.

— Pardon...

— Moi.

— J'avais compris, j'ai dit pardon parce que j'ai eu un rapport. Donc, c'est vous. Vous avez reçu une lettre, c'est ça ?

— Oui. Comment vous le savez ?

— Ça arrive une ou deux fois par année. Des fois, les gens essayent de prouver qu'ils sont vivants, mais personne réussit vraiment.

— Pourquoi ?

— Trop compliqué ! Faudrait remplir des formulaires, faire des appels, et cætera, et cætera. C'est de la faute au gouvernement !

— Vous avez raison

Sans raison apparente, un malaise s'est installé. Nous nous sommes tus. Je cherchais quelque chose à dire en regardant nerveusement autour de moi. Un trophée de quilles a attiré mon attention.

— Vous... euh... Vous êtes champion de bowling ?

— Pas vraiment. C'est que j'ai un autre commerce à part les défunts. Le bowling. Mais, vous savez, j'utilise mon expertise dans le domaine funéraire pour améliorer le bowling.

— Comment ça ?

— Je prends la tête des morts, les chauves préférablement, je perce trois trous avec une *drill* dans le crâne. Je peinture ça en noir, pis le tour est dans le sac ! Mais non, je blague.

— Pour vrai ?

— Non. Bon, vous désirez être exposé ?

— Je sais pas.

— Ça va permettre à vos proches plus éloignés de vous revoir une dernière fois.

— D'accord.

— Incinéré ou enterré ?

— Enterré.

Il m'a serré la main et s'est empressé d'ouvrir la fenêtre. Quelqu'un, à l'extérieur, criait des phrases incompréhensibles. Le directeur a répondu quelque chose et s'est retourné vers moi, retrouvant son attitude gamine.

— Ma femme est revenue de chez le nettoyeur avec mes culottes, mes culottes propres comme des sous neufs.

Van Damme m'a bousculé avant de sortir en courant. Le lendemain, j'allais être exposé.



Maman s'est agenouillée devant mon cercueil.

— Pourquoi ? Pourquoi t'es parti si vite ?

— Je sais pas maman. C'est comme ça la vie.

Le directeur du salon funéraire a chuchoté quelque chose à ma mère et s'est approché de moi. Son haleine sentait la menthe.

— Ce serait mieux si vous parliez le moins possible aux invités... Normalement, c'est ce que les morts font.

L'après-midi s'est déroulé sans trop de complications. Tout m'a semblé conforme à ce que l'on attend d'une telle journée. Mes parents, ma femme, mes tantes sanglotaient au début, puis ont accepté les dizaines de condoléances avec de plus en plus de convivialité. Mes cousins éloignés demeuraient éloignés puisqu'ils ne semblaient pas affectés par ma mort et se tenaient au fond de la pièce. Je regardais la décoration, les fleurs et je captais des bribes de diverses conversations. « On devrait se voir plus souvent, me semble qu'on se voit juste quand quelqu'un meurt. » « On pourra pas profiter de l'été trop trop en plus, y pleut la mer à boire. » « Moi, j'suis pas capable de le regarder, j'trouve ça macabre ce genre de cérémonie-là. » « Y l'ont ben arrangé, on dirait qu'y est encore vivant. » « On sait quand on arrive, mais on sait pas quand on repart. » « T'es-tu encore vendeur pour la même compagnie ? J'veux dire, tu travailles-tu encore dans les toilettes, toi ? » Des enfants me mettaient les doigts dans les yeux et me pinçaient le nez.

Mon épouse, provenant d'une famille très croyante, avait demandé au prêtre s'il pouvait faire deux messes. Une au salon funéraire et l'autre le lendemain, à l'église. Elle disait que ceux qui viendraient seulement au salon avaient également droit à un réconfort religieux. Un vieil homme, assez grand et presque chauve, est arrivé vers dix-sept heures. Ce monsieur a ouvert un petit livre en cuir.

— Bonsoir tout le monde. Je suis l'abbé Laflamme de la paroisse de Lavallée-de-Flaxon. Il y a quelques jours, un

ami, un frère, un cousin, un oncle, un collègue, un voisin, un partenaire de tennis, un mari nous a quittés. C'était un homme enjoué, courageux, habile, tenace...

Me connaissait-il vraiment ?

— Il travaillait comme secouriste à la piscine municipale, et malgré ses écarts face à la loi dont nous avons tous subi les remous...

Il ne savait pas du tout qui j'étais.

— Excusez-moi monsieur le curé, je...

Tout le monde a semblé offusqué de m'entendre.

— C'est pas vraiment ma vie ça. C'est pas mon emploi, j'ai jamais joué au tennis, j'ai jamais eu de démêlés avec la...

— Dieu me pardonnera ces quelques erreurs.

Il m'a regardé en fronçant les sourcils, me signifiant clairement de me taire pour les siècles des siècles, amen.

— Donc, je continue. Notre frère a perdu ses jambes dans un accident de quatre roues et il a dû traverser des épreuves difficiles, avec courage et détermination...

— Franchement ! J'ai encore mes jambes !

— Pas pour l'Église catholique !

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

Le prêtre s'est mis à saigner du nez. La cérémonie a dû être interrompue. Ma femme m'a jeté un regard plein de colère. Le malaise a incité la petite foule à recommencer à parler pour se dire « au revoir, j'ai quelque chose ce soir, je peux pas rester ». Tous sont sortis.

Je suis rendu là. Couché dans mon cercueil, il ne me reste plus qu'à attendre les hommes qui viendront fermer le couvercle pour me transporter jusqu'à l'église. Demain, à mes funérailles, le même curé déclamera une messe interminable qui me parviendra en sourdine. Tout sera fini.

Tout sera fini ? M'aurait-il fallu douter de la véracité de ma mort ? J'aurais peut-être dû y penser avant.



Les yeux de l'homme se révulsent. Sa respiration cesse. Son cœur se tait. Les nuées aveugles chantent ses souvenirs déconstruits. L'obscurité avale tout, un seul coup de sa langue noire suffit. Plus rien. L'homme ne ressortira pas de ce gouffre impossible. Son existence anonyme, dénuée de vie, s'effratera, s'effacera, sera soufflée dans l'inutile. Sa naissance n'aura plus jamais lieu. Sa mort durera toujours. Les vers s'en repaîtront. Sa chair fera pousser le gazon. Les tondeuses se remettront à chanter, malgré sa disparition. Il ne rencontrera pas Dieu, ni personne d'autre d'ailleurs. Que le néant, le vrai vide. Sa femme sera déçue.

Il paraît que pour me mettre au monde,
ma mère a couché avec une cigogne.